Document generated on 04/19/2024 11:13 p.m.

Spirale
arts • lettres • sciences humaines

SPIRALE

Dans la tête des gens

Inside d'Alix Ohlin, traduit de l'anglais par Clément Baude, Gallimard, « Du monde entier », 368 p.

Marie-Andrée Lamontagne

Number 249, Summer 2014

La littérature canadienne en question(s) ?

URI: https://id.erudit.org/iderudit/72325ac

See table of contents

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)
1923-3213 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Lamontagne, M.-A. (2014). Dans la tête des gens / *Inside* d'Alix Ohlin, traduit de l'anglais par Clément Baude, Gallimard, « Du monde entier », 368 p. *Spirale*, (249), 50–52.

Tous droits réservés © Spirale magazine culturel inc., 2014

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

de femme canadienne du XXIe siècle, citoyenne et lettrée) du philosophe que des femmes de son entourage. Le point de vue adopté dans son roman lui fait néanmoins déplacer les catégories de la vie publique et privée, intime et sociale, et la division genrée telle qu'on pouvait l'attendre, *a fortiori* dans un roman dépeignant la Macédoine du IVe siècle avant Jésus-Christ.

UNE GRÈCE AMÉRICAINE

L'autre surprise vient du fait que ce soit du Canada, plutôt que de l'Europe, que nous arrive une telle nouvelle visite de l'Antiquité grecque. Or, l'auteure présente une vision très peu classique, qu'on pourrait dire *américaine*, au sens continental et culturel, par son écriture physique et décomplexée, sa langue crue et charnelle. D'où le regret que la traduction ait été faite en France, publiée originalement aux Éditions de la Table ronde, plutôt qu'au Québec. Le texte de David Fauquemberg se révèle maladroit dès que le langage est cru, particulièrement dans les dialogues, mais aussi dans les séquences où Aristote s'exclame en lui-même. Or, tout le livre est écrit à la première personne et l'usage d'un tel langage franc est fréquent puisqu'il vise à incarner le personnage, à le dépoussiérer des millénaires qui le recouvrent. On ressent alors devant le texte traduit l'impression qu'on a en regardant un film américain doublé en français : un malaise devant le décalage entre la langue et le référent culturel.

Ce qui dans l'original est audacieux, voire impudent ou impudique, est aplati par la traduction qui le ramène au vulgaire, au trivial. J'en donne pour exemple ce passage : « *I spent yesterday on the carts myself so I could write, though now I ride bare-back, in the manner of my countrymen, a ball-busting proposition for someone who's been sedentary for as long as I have* », qui devient dans la gouaille parisienne : « *J'ai moi-même voyagé en charrette hier, afin de pouvoir écrire, mais à présent je monte à cru, à la manière des miens, une expérience casse-couille pour qui, comme moi, mène depuis si longtemps une vie sédentaire.* » « *Casse-couille* », et plus loin « *putain* », « *connard* » ou « *putain d'enculeur* », peut-être parce que je suis Française, me font complètement sortir de la fiction. Je ne suis plus, pour le coup, dans la Grèce antique, avec un héros qui jure en restant pourtant de son temps. Car ce ne sont plus des particularités du personnage qui me sont communiquées, ce sont des particularités culturelles — impressionnant sur le texte la situation du traducteur — qui, en raison d'un anachronisme et d'un déplacement de registre littéraire, participant de la voix du texte, m'imposent un nouvel exil linguistique. Or le Aristote *cowboy* d'Annabel Lyon n'est pas anecdotique ni comique, mais la figure centrale d'un roman profondément contemporain.

DOSSIER

Dans la tête des gens

PAR MARIE-ANDRÉE LAMONTAGNE

INSIDE
d'Alix Ohlin
traduit de l'anglais par Clément Baude
Gallimard, « Du monde entier », 368 p.

Psychiatres, psychologues, psychanalystes, psychothérapeutes : de l'enfance à la vieillesse, les psys sont omniprésents — soutenant à l'école, accompagnant dans le monde du travail, expertisant devant les tribunaux, glosant dans la presse (féminine ou généraliste), pérorant sur les plateaux de télévision, intervenant chaque fois, en somme, que plie le roseau humain en se croyant rompu. Des *shrinkers* dit l'anglais, par dérision. Mais à la différence des Jivaros d'Amazonie, les réducteurs de têtes modernes ne s'en prennent pas qu'à celles de leurs ennemis, et c'est le plus souvent avec le consentement monnayé de celui « qui ne tourne pas rond » qu'ils opèrent. Qui dira la violence de l'injonction sociale « est-ce qu'on peut en parler ? », prononcée d'une voix aussi douce que sans réplique ? Que la question s'accompagne, dans un cadre domestique, d'un verre de vin tendu au muet qui résiste aux confidences ne fait qu'ajouter au terrorisme tranquille posant que tout problème trouve sa solution sur le mode confessionnel.

Je force le trait ? À peine. L'injonction et le verre de vin apparaissent d'ailleurs dans le roman troublant d'Alix Ohlin dont le titre, *Inside* (House of Anansi Press, 2012), concentre en un seul mot les méandres de la vie intérieure et tout aussi bien les tempêtes existentielles qui font rage sous les crânes.

Grace Tomlison est psychothérapeute. Née à Toronto de parents médecins formant un couple trop parfaitement uni pour servir de modèle à leur fille, la jeune femme vit à Montréal depuis son mariage avec Mitch, rencontré à l'université, où ce dernier poursuivait des études en psychologie clinique. Énergique, résolue, Grace est l'éternelle infirmière veillant au chevet de l'humanité. Trente-cinq ans. Divorcée au début du roman. Ayant surpris un jour Mitch en train de se masturber devant des magazines pornos, elle n'a pas supporté l'idée qu'il se sente, selon ses propres termes, plus près de ces filles-là que d'elle-même, affectivement parlant.

Le ton est donné. Le roman ne cachera rien des mobiles des uns, prompts à analyser leur comportement, déformation professionnelle oblige, ce qui ne les empêche pas de se trouver démunis devant les aléas de l'existence ; ni des mobiles des autres, objets de l'analyse diversement consentants, dans tous les cas tourmentés, se débattant avec la vie, aspirant au bonheur et dont les trajectoires se croisent aussi sûrement que la romancière démiurge en a décidé. Adolescente, Grace avait songé à faire des études de lettres. Elle y a renoncé au profit de la psychologie, à partir du moment où elle a compris que c'était moins l'action ou l'intrigue qui l'intéressait dans les romans que les motivations des personnages. Et si la romancière Alix Ohlin tenait de Grace sur ce point ? La littérature moderne (en français du moins) ayant tordu le cou au roman psychologique depuis un bon moment, le lecteur est inquiet. Il éprouve un plaisir pervers — pour rester dans l'univers psy — à s'abandonner à un récit mené avec brio, mais susceptible de trébucher à chaque pas sur l'écueil de la mièvrerie.

En choisissant — à supposer qu'un écrivain choisisse vraiment ce qui le fait écrire — de privilégier l'univers des sentiments, des mobiles et des ressorts psychologiques qui animent les êtres, Alix Ohlin s'oblige à pratiquer un art d'équilibriste.

En réalité, c'est le passage obligé par le résumé de l'intrigue qui rencontre ici ses limites. Oui, Grace fait un jour du ski de randonnée sur le mont Royal. Oui, elle tombe sur le corps encore chaud d'un candidat au suicide qui a voulu se pendre à une branche désormais cassée. Elle le sauve, appelle l'ambulance, est à ses côtés quand il ouvre les yeux, s'impose quand il obtient son congé de l'hôpital, le raccompagne chez lui, dort sur le sofa cette nuit-là, au cas où lui prendrait l'envie de recommencer. Il s'appelle John Tugwell — pour tout le monde, c'est Tug. Oui, elle s'éprendra de lui, lui forcera gentiment la main, et ils auront une histoire, même si l'homme garde ses distances et entretient le mystère sur de grands pans de sa vie. Oui, Annie, jeune, blonde et jolie actrice installée à New York, où elle tente de percer, recueille un jour chez elle une gamine itinérante installée dans le hall de son immeuble. Annie, ex-fugueuse, est en rupture de ban avec ses parents montréalais qui, à une certaine époque, lui ont payé, et apparemment en pure perte, des séances chez une certaine psy appelée Grace. Et Annie, oui, se laisse peu à peu envahir, jusqu'à dépendre affectivement de cette Hilary qu'elle a décidé de sauver. Pendant ce temps, Mitch, grand consolateur devant l'Éternel, tombe un jour sur une Martine en larmes, sur le parvis du palais de justice, où l'avocate qu'elle est par ailleurs vient d'obtenir son divorce. Ces deux-là aussi auront une histoire et, pendant quelques mois, le fils de Martine, qui souffre d'autisme léger, y trouvera son compte. Mais rien n'est simple dans le royaume d'*Inside*. Par conséquent, oui, un jour, Mitch fuit Martine. Le voilà à Iqaluit, prêt à aider de jeunes Inuits en perte de repères. Il échoue, retrouve Montréal, où Martine ne veut plus de lui, tombe sur Grace entre-temps devenue mère célibataire, maintenant immobilisée par un accident de voiture et qui se laisse apprivoiser…

Oui, oui, cette énumération de situations est injuste, puisqu'elle ne dit rien de ce qui fait la réussite d'un roman capable de captiver tout au long en entretenant le doute sur ses visées. *Inside* est-il une guimauve ou une charge aussi subtile qu'efficace contre la psychologisation à outrance des rapports humains ? La mère de Mitch voit la psychologie comme un « *bavardage* ». Annie « *avait gardé ses distances avec les femmes, qui avaient tendance à plonger tête la première dans les confidences comme si elles allaient y trouver leur salut* ». Ces piques-là, avec d'autres, décochées à intervalles, semblent avoir pour fonction de marquer une distance critique devant des réactions ou des attitudes qui relèvent, chez les personnages, d'une sentimentalité affligeante. Un exemple parmi d'autres : au cours d'un repas au restaurant, rue Duluth, avec le couple formé par sa meilleure amie et son mari, Grace ne se formalise pas de voir Tug quitter brusquement la table, après une remarque désinvolte de l'amie sur la souffrance. « *Il en a bavé, explique l'incorrigible psy aux amis médusés par ce départ. C'est même bien, d'ailleurs que ses émotions sortent comme ça. Ça veut dire qu'il ne les refoule pas.* »

On pourrait multiplier les citations de ce genre, à première vue accablantes pour le roman, à condition d'oublier que la vraie vie dont il rend compte est, hélas, ainsi faite de gens, soi-même y compris, qui pataugent dans les sentiments que leur dictent, non ce qu'ils éprouvent, qui relève de la condition humaine, mais l'époque, qui les fait régulièrement s'engluer dans un sirop psy depuis que Freud est passé dans la langue commune. Et si *Inside* montrait cela ? La psychologisation des consciences et des actes à l'œuvre, recouvrant tout comme une marée noire ? L'universel devenu banalité ? Avec, en prime, l'illustration que la vérité de chacun est vouée à demeurer insaisissable, dès lors qu'on ment ou ne peut voir la réalité que de son point de vue ?

Il faut donc se garder de prendre au pied de la lettre les dialogues et la narration d'un roman qui avance sur le fil du rasoir, en prenant appui sur l'ambiguïté de la fiction. Discret, le narrateur n'est jamais dupe de la dérive sentimentale des personnages, mais il sait se montrer bienveillant à l'endroit d'une humanité qui aspire maladroitement et de toutes ses forces

au bonheur. Une lecture d'*Inside* qui s'en tiendrait au premier degré reviendrait donc à poisser le lecteur avec la même glue qui colle aux doigts des personnages, alors que c'est précisément à plus de lucidité que la littérature, dans sa plus haute acception, permet parfois d'accéder.

ANCRAGE ET DÉRIVE

L'emprise psy étant un phénomène occidental pour le moins, le cadre tour à tour montréalais et new-yorkais du roman paraîtra secondaire à première vue. Erreur. Tout roman a besoin d'être incarné pour devenir vraisemblable, et les lieux participent de l'ancrage. Alix Ohlin, Montréalaise de naissance, venue s'établir en Pennsylvanie à l'âge adulte pour y enseigner dans un collège, a su opérer la bonne distance focale dans *Inside*. Si New York élève la névrose au rang des beaux-arts, Montréal affiche plutôt la douceur d'une « *petite ville* ». C'est d'ailleurs l'épithète que lui accole Annie, le regard embué, depuis Los Angeles, où sa carrière la fait s'agiter pendant un moment. Montréal comme une lointaine province du cœur, au même titre que l'enfance révolue, la famille rejetée. Telle, la ville apparaît aux yeux d'Annie qui l'a quittée.

Ceux qui restent, pour leur part, évoluent dans une ville rendue au fil d'annotations sensibles, criantes de vérité. C'est une certaine qualité de l'air, la nuit, quand l'automne s'annonce. Ce sont les terrasses de la rue Monkland, en été. C'est une visite au Biodôme, qui tourne mal. Pour ne rien dire des observations qui font mouche : aux urgences d'un hôpital francophone, l'infirmière, d'abord peu encline à donner des renseignements à un non-membre de la famille, se radoucit quand Grace, anglophone, lui parle en français...

Mais précisément parce que les lieux importent dans la lecture d'un roman, la traduction se doit d'être attentive à leur transposition dans la langue d'arrivée. On ne refera pas ici le procès qu'aime faire le Québec — pour s'en tenir au principal foyer francophone au Canada — aux traductions franco-françaises, en voulant oublier l'approximation au chapitre du vocabulaire, la désinvolture à l'endroit de la grammaire et la déconstruction infligée à la syntaxe qui entachent trop souvent le français parlé et écrit au Québec, le tout sous couvert d'une folle inventivité venue tout droit de Rabelais. Et il est vrai que les bons traducteurs québécois font régulièrement les frais, injustement, du laxisme et de l'auto-aveuglement locaux, les éditeurs français les suspectant d'emblée de « joualiser » à tout crin leurs travaux. Quoi qu'il en soit, ce procès est perdu d'avance, non seulement parce que le Québec, son action militante mise à part, n'est pas un interlocuteur suffisamment crédible en matière de norme et de maîtrise de la langue française aux yeux de la France, mais aussi parce que l'éditeur, en l'occurrence français, s'adresse à un public réputé d'abord français, et que la traduction est affaire d'apprivoisement et de passage. Pour autant, faut-il ignorer certaines fautes du traducteur, manifestement hexagonal, de ce roman, qui trahissent une méconnaissance profonde de la réalité en cause et que toute traduction devrait chercher à éviter ? *Inside* en a son lot. Elles font hésiter le lecteur averti entre consternation et hilarité. Pire, elles le détournent du propos au cœur du roman, ce qui est injuste pour l'œuvre.

À quelle improbable enseigne renvoient donc ces « *bagels de chez Fairmount* » ? Où diable se trouve la localité appelée « *L'Ouest-de-l'Île* », où quiconque ayant mis un jour les pieds à Montréal aura reconnu le West Island ? Pour un boulevard Pie-IX correctement nommé, pourquoi faire surgir « *un bar de Saint-Paul* » ? Pourquoi traduire là ce qui ne peut l'être, par exemple en faisant de la mère de Mitch une « *secrétaire aux Chemins de fer canadiens* », et ne pas traduire ici ce qui l'est déjà dans la réalité, saupoudrant le roman de « *Little Italy* », « *Labor Day* » ou « *jelly* » ? De surréaliste, la distorsion ainsi induite prend des proportions comiques quand un certain gamin, à qui Tug apprend à jouer au hockey pendant un séjour humanitaire au Rwanda, pousse, à la suite de son mentor, un retentissant « *Il tire, il marque* ». Le gamin éclate de rire. Le lecteur en fait autant. Ce n'est pas pour les mêmes raisons.

Et puis le lecteur rit jaune : la traduction franco-française d'une réplique ayant fait les belles heures de la Soirée du hockey à la télévision canadienne, mais dans une autre formulation, a beau être correcte sur le plan lexical, elle ne peut que paraître incongrue de ce côté-ci de l'Atlantique. Entre la correction et l'usage fautif que faut-il choisir ? Une traduction correcte est-elle toujours légitime, si elle fait fi du contexte ? Seule une note du traducteur, censé être au fait de la correction et de l'usage, peut dénouer l'impasse en remettant les choses en perspective. Rien de tel ici. Du coup, la traduction s'est laissée piéger dans des enjeux qui la dépassent, celui de la fragilité de la langue française en Amérique du Nord, qui se vérifie une fois de plus.

En choisissant — à supposer qu'un écrivain choisisse vraiment ce qui le fait écrire — de privilégier l'univers des sentiments, des mobiles et des ressorts psychologiques qui animent les êtres, Alix Ohlin s'oblige à pratiquer un art d'équilibriste. Les nouvelles recueillies dans *Babylon and Other Stories* (Alfred A. Knopf, 2006) disent que c'est là son domaine de prédilection et qu'elle y excelle. Dans l'univers d'Alix Ohlin, il arrive que noter dans l'air, d'un doigt léger, plutôt que sur un bout de papier, avec un stylo, comme il vous demande de le faire, le numéro que vous dicte au téléphone un père insouciant soit, pour une jeune fille, une manière de devenir adulte ; ou que recopier les données d'un dossier médical vous fasse voir la mort d'un père de plus près ; ou qu'une jeune Américaine en mal d'identité veuille se croire Française. Avec *Inside*, sa mise en scène des mensonges dont chacun est la victime ou se fait le complice, sa vérité qui se dévoile et se dérobe dans le même mouvement, par petites touches hésitantes, Alix Ohlin donne à la psychologie une portée romanesque qu'elle n'a jamais perdue dans la littérature de langue anglaise contemporaine — entre Kate Atkinson (*Behind the Scenes at the Museum*, Picador, 1999) ou Joanna Trollope (*The Other Family*, Black Swan, 2010), pour ne citer que ces romancières —, contrairement à la littérature française qui s'en méfie au même titre d'ailleurs que la langue française, rigoureuse, hiérarchique, jacobine, langue du père et de la loi, se méfie des régionalismes et de ceux qui s'y adonnent en toute candeur, comme Monsieur Jourdain fait de la prose. Avec Alex Ohlin, ce qui se passe dans la tête des gens, « *inside* », quand ils parlent et agissent, se donne ici à voir pour ce qu'il est : un besoin insatiable d'être aimés. Mère, où es-tu ?